Document generated on 04/25/2024 3:05 a.m.

**Meta**
**Journal des traducteurs**
**Translators' Journal**

META

# Qualité et efficacité en traduction : réponse à F. W. Sixel

Robert Larose

Volume 39, Number 2, juin 1994

La traduction vue de l'extérieur - Translation: a view from the outside

URI: https://id.erudit.org/iderudit/003405ar
DOI: https://doi.org/10.7202/003405ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)
1492-1421 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Larose, R. (1994). Qualité et efficacité en traduction : réponse à F. W. Sixel. *Meta*, *39*(2), 362–373. https://doi.org/10.7202/003405ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# QUALITÉ ET EFFICACITÉ EN TRADUCTION : RÉPONSE À F. W. SIXEL

ROBERT LAROSE
*Université de Montréal, Montréal, Canada*

La traduction est un acte d'interprétation, **procès** par lequel le traducteur interroge le texte à traduire et tente d'en dégager *les* sens. C'est aussi un acte de production, **pratique** d'écriture par laquelle le traducteur épingle *un* sens. Le traducteur dans ce cas exécute un contrat d'énonciation, cahier des charges ou devis langagier auquel obéit un ensemble de commandes d'écriture qui «donnent corps» au **produit** qui fera l'objet d'une appréciation de la part de l'évaluateur. Cet acte de production est d'abord et avant tout décisionnel. Il oblige le traducteur à choisir des solutions optimales d'après la finalité du texte. Dans cette optique, l'activité traduisante revêt un caractère prospectif, plutôt que rétrospectif.

Qu'il s'agisse du donneur d'ouvrage, du client, du public ou du traducteur lui-même, l'évaluateur doit s'abstenir de moraliser en matière de langage. Il doit plutôt apprendre à distinguer les composantes de la triade **procès — pratique — produit**, et à définir préalablement ce à quoi la traduction est tenue d'être conforme. D'après un *a priori* idéaliste très répandu, la traduction doit transporter «tout l'Original et rien que l'Original» dans un autre champ culturel. L'apriorisme ne tient certainement pas toujours compte de la réalité de l'activité traduisante et des conditions de son succès.

Dans la perspective téléologique que nous adoptons, tout texte, qu'il s'agisse d'une Œuvre canonique datée ou d'un pâle texte utilitaire, résulte nécessairement d'un ensemble de commandes d'écriture. Aucun texte ne jaillit du vide. Il est écho *et* obéissance : surface langagière où se phénoménalise une volonté, une intention, un objectif. Son événementialité répond en somme à cette impulsion téléologique.

L'objectif de la traduction, clef de voûte du contrat d'énonciation, détermine la stratégie de traduction. Juger d'une traduction, c'est **nécessairement** comparer l'objectif visé et les fins réalisées[1] au moyen du contrat d'énonciation qui sert alors de «**tertium comparationis**». Aucune évaluation, quelle qu'elle soit, ne peut y échapper.

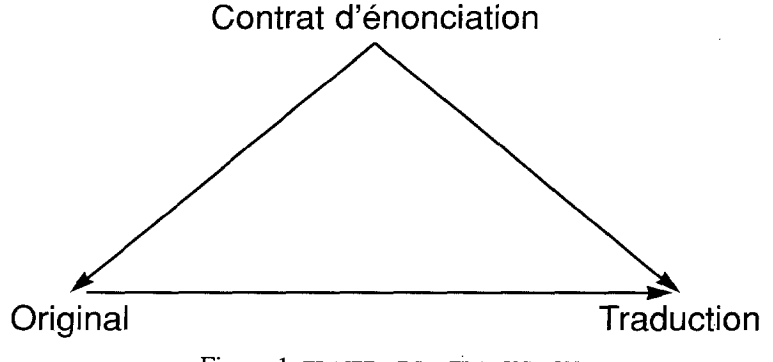



Figure 1. TRAJET DE LA TRADUCTION

## QUALITÉ

Dans son article intitulé «*What's a good translation?*», F. W. Sixel formule un ensemble d'observations générales sur le langage et la traduction, la subjectivité et l'individualité, puis il examine quelques problèmes isolés de traduction allemand-anglais dans deux fragments de texte, l'un de Thomas Mann et l'autre de Ernst Bloch.

L'auteur postule l'unicité du cadre de référence mental auquel se reporte chaque individu dans son analyse du monde. La sédimentation de l'expérience unique chez chaque personne entraîne par voie de conséquence des modes de compréhension et d'énonciation différents. Or, comme tout texte est manifestation d'une subjectivité, toute interprétation de la subjectivité de l'Autre est elle-même subjective. Dans un tel cas, comment être sûr de quoi que ce soit ? On s'attend alors à ce que F. W. Sixel propose une méthode heuristique qui permette au traducteur de débusquer l'intention véritable de l'auteur de l'original, de rendre objectif le subjectif. Il se contente toutefois de renvoyer le lecteur à l'édition critique d'une œuvre et à la somme des publications d'un auteur, y compris les entrevues[2].

F. W. Sixel a raison d'affirmer qu'en l'absence de boucles de rétroaction parfaites, l'interprétation de tout texte, qu'il s'agisse ou non d'une traduction, apparaît inévitable. C'est d'ailleurs ce que nous a appris la théorie de l'information. Toutefois, l'auteur ne parvient pas à nous fournir des bornes fiables pour évaluer la marge de médiatisation du traducteur. Les traductions dites «correctes», «exactes» ou «authentiques» doivent être définies avec soin, et on ne doit surtout pas se contenter de déclarer qu'il suffit qu'une traduction crée du sens pour être jugée bonne :

> *In view of the other three translations inspected here, I have to remember that I have problems with each of them, sometimes serious ones, but each of these other translations is a creative piece of work in itself. Each allows one to create some sense, although these texts differ from each other, and, of course, from the original.*

Toute traduction, même fautive, crée du sens. À la limite, elle pourrait être dite originale (concept à rapprocher ici de celui d'unicité), mais certainement pas bonne, à moins d'enfreindre le principe de non-contradiction. F. W. Sixel présente pêle-mêle conditions préalables[3], éthique du traducteur («*What the translator should instead be expected to do is that he invest his full subjectivity into the translation in order to understand the original author and to transmit with all his conviction to his own audience what the original author is saying*»), postulats («*...the translator must not leave out anything from, or add anything to, the text*»), stratégie («*true translation*» et «*correct translation*») et critères de traduction, difficilement compréhensibles d'ailleurs («*Would it not, therefore, appear that a good translation (like any human communication) would have to be judged in terms of both its objective material and its subjective "mental" criteria simultaneously?*»).

Le passage suivant résume la définition de la qualité d'une traduction, pensée de l'*extérieur* par F. W. Sixel :

> *Needless to say then that a good translation is creative. Reference to creativity should allow us to see that ethical expectations have, from the point of view of this paper, little to do with repressive moralism. A translator who is possessed by his task will be creative. He need not be told to be creative. Being creative, the obligations of language skills, of correctness, etc., will cease to exist as such for him; they will be met anyways. This is why we have very different and yet very good translations of one and the same piece.*
>
> *Of course different translations may receive different evaluations from different people. But I do not think there is any problem with that. The question only is whether or not a*

*translation, true in our sense of the word, is stimulating and helpful in making more people move forward than could be reached by the original text.*

On demeure perplexe devant une telle somme de propos candides sur la traduction. Selon l'auteur, une certaine alchimie créatrice s'opère dès que le traducteur est «*possessed by his task*» (possédé ?, obsédé ?, ensorcelé ?). Et comme une bonne traduction est par définition «créatrice» (?), il suffit d'être «*possessed*» (?) pour bien traduire... La magie de la traduction ! Toutes les pièces du puzzle se combineront comme par enchantement. Inutile de prodiguer des conseils, et adieu la pédagogie. Quant à l'évaluation des traductions, pas de problème : il suffit qu'elle soit stimulante... Dans une telle optique, la traduction ne serait donc pas tenue d'être reproductible, ou falsifiable, de tendre vers l'objectivité.

En l'absence de critères clairement énoncés, aucune définition de la qualité de quoi que ce soit n'est possible.

## EFFICACITÉ

Une traduction n'est pas tenue d'être «bonne» ou «mauvaise» — mots naïfs s'il en est, teintés d'impressionnisme esthétique —, mais d'être efficace, c'est-à-dire conforme aux dispositions du contrat d'énonciation, et donc appropriée à une situation. (À noter aussi que l'adéquation et l'acceptabilité sont deux formes éventuelles de réalisation de ce contrat.) L'exactitude d'une traduction se mesure en fonction des fins visées et des fins réalisées, à la manière de tout contrat d'exécution (qu'on nous pardonne la formulation), qu'il s'agisse ou non d'écriture : mandat à accomplir en gestion, cahier des charges à respecter en ingénierie, etc. La phénoménalité de la traduction est précisément le texte en tant que RÉSULTAT.

Un des buts de la traductologie, ou sans doute faudrait-il dire *des* traductologie*s*[4] (car, en fait, il y a autant de traductologies qu'il y a de perspectives d'analyse de la traduction : philosophie de la traduction, sociologie de la traduction, linguistique de la traduction, poétique de la traduction, etc.), est de décrire les composantes du contrat d'énonciation et le trajet à parcourir de l'original à la traduction, cartographie nécessaire à l'élaboration d'une véritable *méthode*[5] qui fait sévèrement défaut en traduction.

La pragmatique de la traduction (à ne pas confondre avec la traduction pragmatique) est procédurale, contrairement aux modèles descriptifs et statiques qui se limitent à répondre à la question «Quoi ?». Elle est dynamique et non aprioriste. Elle est aussi normative, c'est-à-dire qu'elle oblige le traducteur à respecter les dispositions du contrat d'énonciation. La traduction serait une obligation.

L'application des **variables pragmatiques** (par exemple, les facteurs situationnels ou institutionnels), conjuguées aux **contraintes linguistiques** et aux **structures du discours** (par exemple, les stéréotypies textuelles) apparaît déjà d'une complexité olympienne. Mais le fait de greffer la linguistique du texte à la pragmatique dans le cadre de la théorie de la prise de décision empruntée à la gestion — puisque la traduction est prise de décision comme l'a souligné Jiri Levý —, semble un moyen prometteur de juger intelligemment d'un texte et de faire reposer l'évaluation des textes traduits sur des critères réalistes et objectivables.

La traduction est d'abord et avant tout une activité de prise de décision. C'est ainsi que le traducteur exprime sa liberté, à moins d'être soumis à une forme extrême de prédestination. Ses décisions peuvent et doivent être analysées si l'on souhaite qu'elles s'améliorent. Nous songeons ici à l'application de principes d'uniformité et de rationalité[6], tels qu'ils sont énoncés, par exemple, en sociologie de l'entreprise. Ces principes sont sous-jacents à n'importe quel type de prise de décision, y compris en tra-

duction. (À noter que la modélisation de l'incertitude, des préférences de risque[7] et d'objectifs contradictoires fait aussi l'objet d'une réflexion en théorie de la prise de décision. Par exemple, au cours d'une récente séance de négociations à Paris en vue de la création d'un État palestinien, l'interprète, Daniel Gile, a dû résoudre un problème de traduction qui aurait pu avoir de lourdes conséquences. Il était question d'une visite prochaine d'Arafat chez «*Your Excellency*». (Arafat s'adressait en anglais soit à Mitterrand soit à Peres, ses interlocuteurs.) Mais voilà, le contexte ne permettait pas à Gile de savoir exactement à qui était destiné le message. Il ne pouvait rendre littéralement «*Your Excellency*», expression réservée aux ambassadeurs. Suivant le protocole, l'interprète devait rendre «*Your Excellency*» par «Monsieur le Président» (Mitterrand) ou «Monsieur le Premier ministre» (Peres). Mais comme le cadre d'énonciation ne lui permettait pas d'éliminer l'incertitude et en raison des effets possibles de l'erreur (*cf.* préférence de risque), Gile décida de ne pas traduire «*Your Excellency*», qui est d'ailleurs toujours une solution de traduction.)

Examinons maintenant les étapes de la prise de décision et leur application en matière de traduction.

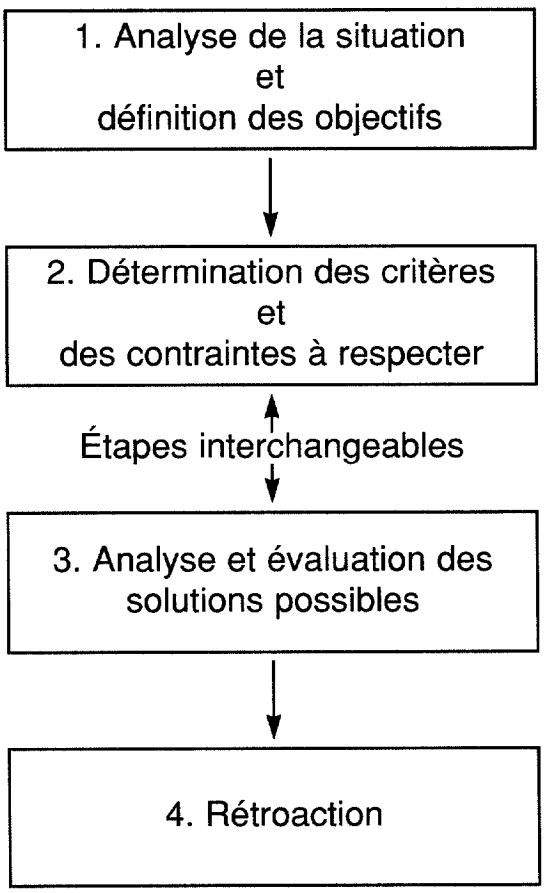



Figure 2. ÉTAPES DE LA PRISE DE DÉCISION

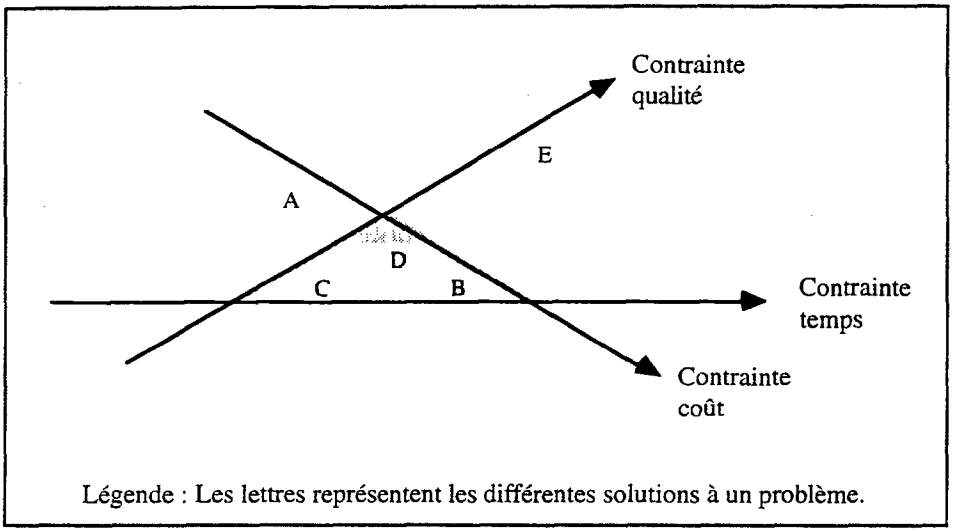
**Analyse de la situation et définition des objectifs**[8]

Dès le départ, le traducteur doit déterminer son mandat, c'est-à-dire le contrat d'énonciation à exécuter. En traduction, ce mandat englobe le corpus à traduire (par exemple, tous les textes juridiques d'un État à la suite d'une décision du parlement), le public cible, l'échéance, le budget de réalisation, la taille et les compétences de l'effectif, l'objectif de la traduction (dont dépend la stratégie de traduction), etc. S'agit-il de traduire *verbatim*, d'adapter voracement, de traduire à la hausse, pratique courante dans le milieu de la traduction[9] ? À noter qu'il arrive parfois que les objectifs entrent en contradiction ; par exemple, dans les services de santé publics, offrir les meilleurs soins possibles au coût le plus bas (*cf.* stratégie minimax, de Levý) ou, dans le milieu de l'édition, plaire simultanément à un lecteur français et à un lecteur québécois.

**Détermination des critères et des contraintes à respecter**

Le danger à cette étape-ci est d'être paralysé par un trop grand nombre de critères. On n'a qu'à songer aux 675 paramètres énoncés par Daniel Gouadec dans son Système d'évaluation positive des traductions. Pour choisir un soumissionnaire dans la fonction publique du Québec, par exemple, le donneur d'ouvrage s'en tient d'habitude à quatre ou cinq critères, sinon il s'y perd. C'est sans doute pour les mêmes raisons que la Division de la qualité linguistique des Services de traduction du Canada a ramené de 15 (Sical 1) à 4 (Sical 3) le nombre de critères d'évaluation.

Si l'on définit les contraintes avant d'élaborer les possibilités de solution, on risque de ne pas tenir compte de certaines solutions frontières qui se seraient peut-être avérées pertinentes. Procéder à l'inverse risque par contre de faire perdre beaucoup de temps à étudier des possibilités inadéquates compte tenu des contraintes à respecter. L'ordre contraintes-possibilités de solution répond à un critère d'efficacité et de rationalité ; l'ordre possibilités de solution-contraintes, quant à lui, s'inspire d'un critère de créativité. Le graphique ci-dessous montre les contraintes et les possibilités de solution à un problème.




Légende : Les lettres représentent les différentes solutions à un problème.

Figure 3. AIRE DE SOLUTIONS EN FONCTION DES CONTRAINTES

**Analyse et évaluation des solutions possibles**

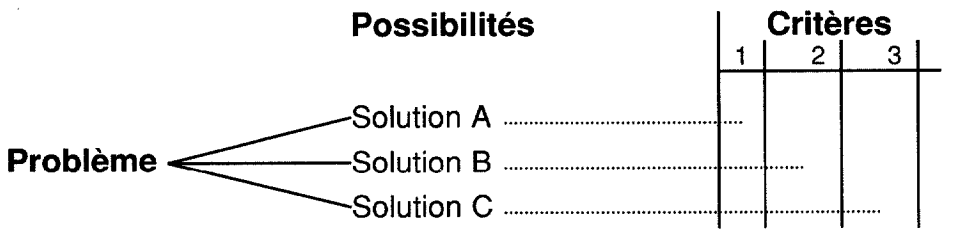



Figure 4. ANALYSE MULTI-CRITÈRES

L'analyse multi-critères représente un excellent moyen d'évaluer les différentes solutions à un problème[10] en fonction d'un ensemble de critères pondérés, car il oblige l'analyste à se poser des questions sur les critères eux-mêmes et à leur accorder une valeur relative. C'est ce que l'on doit faire au moment de choisir un candidat pour un poste, par exemple. À chaque critère de sélection (études, expérience, personnalité, etc.) est attribuée une valeur relative (par exemple, sur une échelle de 1 à 5). Le candidat retenu sera celui qui a accumulé le plus de points.

L'analyse multi-critères est fondée sur le principe qu'il n'existe aucune solution *unique*, éternellement valable, située hors du temps et de l'histoire. On se souviendra des déclarations absolutistes de Chomsky au sujet de son modèle générativiste, qui ont conduit Halliday, dans «*Syntax and the Consumer*» (1964)[11], à souligner qu'un modèle ne pouvait à lui seul révéler tous les aspects du langage. Le choix du modèle se comparerait au choix d'une voiture et reposerait sur l'utilisation que l'on souhaite en faire: Jaguar XKE pour la vitesse, Land Rover pour les déplacements dans le désert, etc. «*When we speak of a "bad car"*, écrit Simpkin (1983: 129), *we mean simply one which, for one or more reasons, fails to achieve the purpose for which it is designed; conversely a "good car" means one which fulfils the aims set by the manufacturer and the actual requirements of the owner.*[12]»

L'analyse multi-critères s'applique en aval et en amont de la traduction d'un texte. S'il en était autrement, comment pourrait-on choisir ou évaluer quoi que ce soit?

Dans un article intitulé «*Isomorphic Relations and Translational Equivalence*», Eugene A. Nida compare trois traductions anglaises des vers 1262 à 1272 de *Lysistrata*, pièce bien connue d'Aristophane. Pour faire contraste avec les principales parties de cette comédie marquées par un humour érotique et des sous-entendus sexuels, la conclusion contient une série de chansons poétiques où alternent la grâce et l'élégance du parler athénien et le dialecte laconique des Spartiates, considéré nettement inférieur par les Athéniens.

Voici les trois traductions:

Anonyme

> *Oh! Artemis, huntress queen, whose arrows pierce the denizens of the woods, virgin goddess, be thou favourable to the Peace we here conclude: through thee may our hearts be long united! May this treaty draw close for ever the bonds of a happy friendship! No more wiles and stratagems! Aid us, oh! aid us, maiden huntress!*

Charles T. Murphy

> *O Huntress who slayest the beast in the glade,*
> *O virgin divine, hither come to our truce,*

*Unite us in bonds which all time will not loose,*
*Grant us to find in this treaty, we pray,*
*An unfailing source of true friendship today,*
*And all of our days, helping us to refrain*
*From weaseling tricks which bring war in their train.*
*Then hither, come hither! O huntress maid.*

Benjamin B. Rogers

*O Artemis, the pure, the chaste,*
*The virgin Queller o' the beasties,*
*O come wi' power an' come wi' haste,*
*An' come to join our friendly feasties,*
*Come wi' thy stoutest tether,*
*To knit our sauls thegither,*
*An' gie us Peace in store,*
*An' Luve for evermore,*
*Far hence, far hence depart*
*The tod's deceitfu' heart!*
*O virgin huntress, pure an' chaste,*
*O come wi' power, an come wi' haste.*

Et voici les critiques de Nida au sujet des traductions ci-dessus :

*The first translation represents the designative meaning of the song, but fails completely to reflect its poetic character. An artful poem has been turned into rather dull prose and there is simply nothing of the humorous imitation of Spartan speech. There is nothing to suggest to the reader, not even in a footnote, that this is one of several songs, which alternatively represent the speech of Athens and Sparta.*

*The second translation is in poetic form, but some of the rhyming seems forced, e.g.* pray *and* today *(lines 4 and 5) and* refrain *and* train, *especially in a text which is printed in a volume containing in the title a reference to "contemporary translations," which would seem to imply present-day speech. Words such as* slayest, glade, hither, *and* train *certainly do not sound very modern. The iambic meter is too jingly, and the break in the sixth line is no help.*

*The third translation takes some liberties in content and arrangement of lines, but the rhymes are clever, the lines are short, changes in vowel quality mimic the form of the Greek text, and the loss of final sounds is typical of the way in which Aristophanes represented Spartan speech. In fact, this third translation is a masterful isomorphic representarion, both formally and semantically, of those lines in Lysistrata.*

Les critiques de Nida ont fait ressortir les critères suivants :

| | Signification référentielle | Caractère poétique | Imitation humoristique du parler spartiate | Reflet de l'opposition du parler d'Athènes et de Sparte | Rimes | Concision des vers |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Anonyme | + | – | – | – | | |
| Murphy | | ±[13] | | | | |
| Rogers | ± [14] | + | + | + | + | + |

Cette analyse surprend quelque peu, car on connaît toute l'importance que Nida accorde aux postulats de contemporanéité et d'intelligibilité. Or, la troisième traduction

est à peu près incompréhensible pour un lecteur ordinaire... et difficilement jouable (critère que Nida, assez curieusement, n'a pas pris en considération).

L'analyse multi-critères force l'évaluateur (le traducteur, l'analyste) à préciser les critères qui lui permettront de juger d'un travail. On constate que le critère central dans la théorie de Nida est aujourd'hui celui des isomorphes :

> *Isomorphs are essentially a way of looking at the basic problem of equivalence. But what is important about isomorphs is that they force the analyst to specify the formal and semantic features in such a way as to measure and describe the degrees of conformity. Since isomorphs always come in sets of features, they force literary critics and translators to think in terms of patterns and not in terms of isolated resemblances or differences.*[15]

Au sujet du rôle des parallélismes, Levý (1967 : 1178-1179) cite le cas de la traduction plurielle du poème «*Das aesthetische Wiesel*», de Christian Morgenstern, par l'Américain Max Knight :

> *Ein Wiesel*
> *saß auf einem Kiesel*
> *inmitten Bachgeriesel.*

Pour rendre le jeu de mots contenu dans ce texte, Knight a proposé cinq solutions :

1. *A weasel*
*perched on an easel*
*within a patch of teasel*

2. *A ferret*
*nibbling a carrot*
*in a garret*

3. *A mink*
*sipping a drink*
*in a kitchen sink*

4. *A hyena*
*playing a concertina*
*in an arena*

5. *A lizard*
*shaking its gizzard*
*in a blizzard.*

Levý a commenté ainsi les problèmes posés par la traduction de ce texte :

> *The definitional instruction of the paradigm of solutions is a complex one, a combination of the following elementary instructions: (i) the name of an animal; (ii) the object of its activity, rhyming with (i); (iii) the place of this activity, rhyming with (i) and (ii). Each of the three components of the pun has a double semantic function: (1) the denotative "proper" meaning, (2) the function in the pattern of the pun; with each component, function (2) is the definitional instruction of a paradigm, the single elements of which are — among others — the different "proper meanings" used by Knight in his 5 translations.*

Levý se garde cependant de privilégier une de ces cinq traductions, préférant se rabattre sur ce qu'il nomme la «stratégie minimax» : la solution optimale est celle qui assure un maximum d'effet grâce à un minimum d'effort (ceci n'est pas très loin de ce que Martinet entendait par «principe d'économie»).

Aucune décision n'est prise sous cloche. Il y a nécessairement quelque part des critères qui orientent les choix du traducteur. En pragmatique de la traduction, un texte a toujours une destination[16].

L'évaluation consiste essentiellement à comparer les fins visées et les fins réalisées en fonction des critères et des contraintes[17]. En matière de gestion de la traduction, il faudra également déterminer le mode et la fréquence de l'évaluation, par qui cette dernière sera effectuée, etc.

**Rétroaction**

L'étape de la rétroaction est celle où se manifeste la satisfaction ou l'insatisfaction du destinataire. C'est grâce à la boucle de rétroaction que le donneur d'ordre apprend si le projet de traduction est un succès. La réussite d'une traduction dépend du succès de réalisation du contrat d'énonciation qui est assujetti au principe de synergie, c'est-à-dire l'association de plusieurs facteurs qui concourent à une action ou à un effet unique[18].

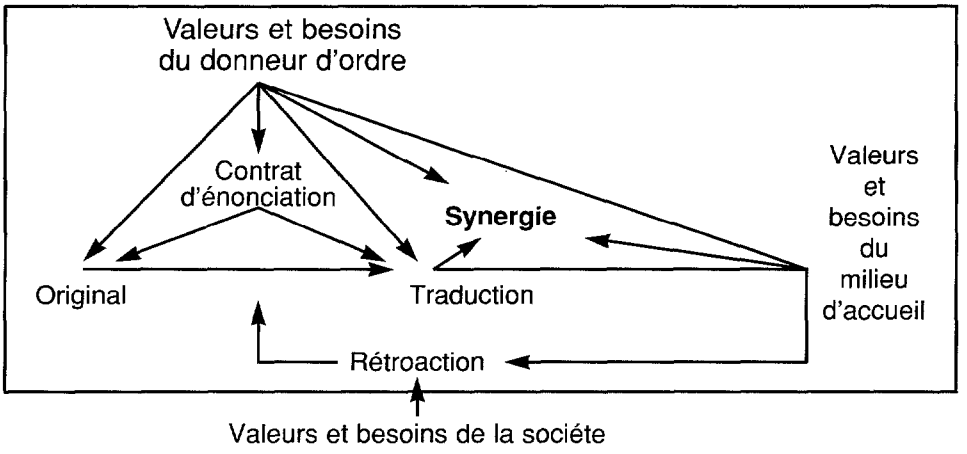



Figure 6. LE SUCCÈS DE LA TRADUCTION

Dans un cadre pragmatique, prospectif et consumériste, la traduction doit refléter les valeurs et les besoins du donneur d'ordre (maison d'édition, cabinet de traduction, service de traduction des secteurs public ou privé), ainsi que les valeurs et les besoins, généralement ethnocentriques, du milieu d'accueil[19]. Ces valeurs et ces besoins exercent une régulation des modes de traduction *du dehors* et s'expriment au moyen de récompenses et de punitions (satisfaction et insatisfaction de la clientèle, tolérance ou intolérance de la part des critiques, des organismes subventionnaires, des législateurs, etc.). Tout texte traduit est un produit culturel, qu'il s'agisse de la traduction d'un poème, d'une pièce de théâtre, d'une police d'assurance ou d'une notice technique. Par conséquent, comme la traduction s'inscrit toujours dans un cycle de production, c'est-à-dire de transformation, elle doit à ce titre être soumise à des règles d'évaluation applicables à n'importe quel produit de consommation.

La traduction est le résultat d'un parcours décisionnel, mesurable en fonction des critères et des contraintes définis dans le contrat d'énonciation. Toutefois, texte de départ, texte d'arrivée et contrat d'énonciation ne s'inscrivent pas hors du temps et de l'espace. Le texte de départ se détache d'un fond culturel que médiatise le traducteur. Comme l'écrit Vermeer (cité par Snell-Hornby 1988 : 47), la traduction est un «texte-en-situation» qui est vue de façon holiste sur le fond culturel dans lequel il s'enchâsse. La traduction apparaît donc comme «implant» dans la culture réceptrice. Elle ne serait pas une manifestation isolée du langage, mais ferait partie intégrante du monde.

**RÉFÉRENCES**

HALLIDAY, M. A. K. (1964) : «Syntax and the Consumer», in C.I.J.M. Stuart (Éd.), *1964 Report on the 15th Round Table Meeting on Linguistics and Language Study*, Georgetown Monographs 17, Washington D.C., Georgetown University Press.

JAKOBSON, R. (1963) : *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
LAROSE, R. (1989) : *Théories contemporaines de la traduction*, 2e édition, Québec, Presses de l'Université du Québec.
LEVY, J. (1967) : «Translation as a Decision Process», in *To Honor Roman Jakobson on the Occasion of his Seventieth Birthday*, La Haye, Mouton, vol. 2.
NIDA, E. A. (s.d.) : «Isomorphic Relations and Translation Equivalence», s.l.
SIMPKIN, R. E. (1983) : «Translation Specifications», in Picken, C. (Éd.), *The Translator's Handbook*, Aslib, Londres.
SNELL-HORNBY, M. (1988) : *Translation Studies : An Integrated Approach*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.
RICHARDS, I. A. (1953) : «Toward a Theory of Translating», in A. F. Wright (Éd.), *Studies in Chinese Thought*, American Anthropological Association, vol. 55, mémoire nº 75, Chicago, Chicago University Press.
THOMAS, S. F. (1992) : «Models of Translation — An Eclectic Approach», *Turjuman*, vol. 1, nº 1.

**Notes**

1. Il y a trente ans, Jakobson (1963 : 211) écrivait : « En fait, toute conduite verbale est orientée vers un but, mais les objectifs varient — ce problème, de la conformité entre les moyens employés et l'effet visé, préoccupe de plus en plus les chercheurs qui travaillent dans les différents domaines de la communication verbale. »
2. Chose assez étonnante, l'auteur n'applique même pas ses propres critères lorsqu'il procède, dans la seconde partie de son article, à l'analyse de certains segments des textes traduits : a) *"I approach these pieces merely as a reader who has no access to any other materials like manuscripts or different drafts that may pertain to these publications"* ; b) *"...English is not my native tongue"* ; c) *"Most importantly, I do not know whether the German version as excerpted here is identical to the one(s) used by the translators."*
3. Il s'agit de la maîtrise de la langue et de la culture de départ et d'arrivée, de la matière (en l'occurrence, l'ensemble de l'œuvre d'un auteur et de la littérature pris en tant qu'objet ou «banque» de connaissances) et des règles de l'art en traduction à une époque donnée. Il va de soi que le non-respect de ces conditions entraînera *inévitablement* en aval des erreurs de traduction.
4. On range même la terminologie et l'histoire de la traduction dans le domaine de la traductologie, ce qui cause comme on peut s'en douter de graves problèmes épistémologiques, car comment les «traductologues» peuvent-ils s'entendre si leur objet d'investigation (la traduction) varie d'un chercheur à l'autre ?
5. Il n'existe pas de véritable méthode de traduction humaine parce qu'on n'a pas encore «cartographié» les étapes à franchir pour passer d'un texte A à un texte B. Par exemple, les notes d'orientation qui accompagnent les textes à traduire dans certains manuels pédagogiques ne rendent pas compte de l'immense complexité du processus. On se souviendra à ce sujet des paroles de I. A. Richards (1953 : 250) : «*We have here indeed what may very probably be the most complex type of event yet produced in the evolution of the cosmos.*» Il faudra dresser la carte du trajet à parcourir, élaborer en quelque sorte des graphiques de cheminement qui éclaireront les innombrables décisions que le traducteur est constamment appelé à prendre.
6. En sociologie de l'entreprise, le **principe d'uniformité** sous-entend un esprit de justice (dans les services) — par exemple, que les timbres coûtent le même prix partout sur un territoire donné — et une idée de productivité (production de masse) — par exemple, que les Big Mac soient toujours partout pareils. Le **principe de rationalité** signifie que les décisions reposent sur la raison. À noter, toutefois, que ce qui est vrai n'est pas nécessairement rationnel, et inversement. Par exemple, le conseil d'administration d'un hôpital de Montréal a décidé il y a quelques années de faire asphalter son stationnement principal, mais comme le ministère de la Santé et des Services sociaux ne subventionne pas de tels travaux, il a fallu que l'hôpital contracte un emprunt. Comment faire pour le rembourser ? Le conseil d'administration songea à trois solutions : a) faire payer aux employés 20 $/mois ; b) exiger des visiteurs 50 ¢/visite ; c) combiner a) et b). Apprenant que le conseil envisageait la possibilité de leur faire payer 20 $/mois, les employés menacèrent de déclencher une grève, et le conseil choisit la solution b). Mais il fallait motiver cette décision. On annonça alors que la solution b) avait été retenue pour favoriser les transports en commun !
7. En recherche opérationnelle, la **modélisation de l'incertitude** est traitée différemment selon deux grandes écoles de pensée, l'une heuristique l'autre probabiliste. Un exemple célèbre d'application futurible de la démarche heuristique est la méthode Delphi mise au point par le *think-tank* californien, la Rand Corporation. D'après cette méthode, il s'agit de réunir des spécialistes de diverses disciplines (biologie, économie, sociologie, etc.) et de leur demander d'étudier en groupe plusieurs scénarios et d'en dégager les enjeux. On regroupe d'habitude sous l'appellation probabiliste les fréquentistes, soit les adeptes des fréquences absolues ou relatives (*cf.* les travaux des actuaires), et les subjectivistes, qui adoptent une approche plus intuitive. Ces derniers demandent l'avis d'individus (et non de groupes) qui fondent les probabilités de réalisation d'un événement sur la vaste expérience qu'ils ont acquis dans un domaine. À la différence de la méthode Delphi, la probabilité porte sur des scénarios qui se voient attribuer un poids

statistique par un individu. La **préférence de risque**, domaine hautement mathématique qu'on ne saurait résumer ici, sert entre autres à dégager le profil décisionnel d'un individu. Grâce aux recherches menées dans ce domaine, on peut dire, à titre d'exemple, que la préférence pour le risque diminue chez l'individu si le risque de perdre est plus élevé que la capacité de perdre.

8. En gestion, l'étape initiale porte en fait sur l'analyse de la situation *et la définition du problème*: il faut alors distinguer les symptômes des causes; p. ex.: un mal de tête (symptôme) peut être attribuable à une ou plusieurs causes (vision, digestion...).
9. Cette question sera examinée dans notre prochain livre sur la pragmatique de la traduction.
10. À noter que ne rien faire (p. ex.: ne pas traduire) est toujours une possibilité à considérer.
11. *Cf.* Thomas (1992).
12. Reprenons à notre compte l'analogie avec la voiture. Imaginons qu'il s'agit de l'achat d'une voiture neuve. L'acheteur examine un ensemble de possibilités
    A. Celica — Toyota
    B. Accord EX-R — Honda
    C. 626 — Mazda
    D. MX6 — Mazda
    E. 200 SX — Nissan
    F. 6000 — Pontiac

    et énumère les critères sur lesquels il se fondera pour prendre sa décision:
    1. prix d'achat,
    2. prestige,
    3. confort,
    4. fiabilité,
    5. prix des assurances,
    6. consommation d'essence.

    Il faudra ensuite vérifier si tous les critères revêtent la même importance. Ils seront donc pondérés les uns par rapport aux autres:

| **Critères** | **Pondération** (sur 10) |
|---|---|
| 1. prix d'achat | 10 |
| 2. prestige | 7 |
| 3. confort | 7 |
| 4. fiabilité | 8 |
| 5. prix des assurances | 9 |
| 6. consommation d'essence | 9 |

On reporte le tout sur le tableau suivant:

| Critères | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | Total |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Pondération / Solutions | 10 | 7 | 7 | 8 | 9 | 9 | |
| A | 7 / 70 | 6 / 42 | 8 / 56 | 7 / 56 | 4 / 36 | 5 / 45 | **305** |
| B | 6 / 60 | 5 / 35 | 9 / 63 | 6 / 48 | 6 / 54 | 7 / 63 | **323** |
| C | 4 / 40 | 8 / 56 | 1 / 7 | 7 / 56 | 5 / 45 | 9 / 81 | **285** |
| D | 9 / 90 | 9 / 63 | 4 / 28 | 4 / 32 | 8 / 72 | 8 / 72 | **357** |
| E | 8 / 80 | 7 / 49 | 2 / 14 | 2 / 16 | 7 / 63 | 9 / 81 | **303** |
| F | 7 / 70 | 2 / 14 | 6 / 42 | 5 / 40 | 6 / 54 | 8 / 72 | **292** |

Figure 5. TABLEAU D'ANALYSE MULTI-CRITÈRES

On applique alors les critères pondérés à chacune des solutions. Plus on s'approche de 10, plus la solution est avantageuse (ex.: pour le critère *prix d'achat*, plus le prix d'une voiture est élevé, plus le chiffre se rapproche de 0; dans le cas du critère *confort*, plus le confort est grand, plus le chiffre se rapproche de 10).

Il s'agit ensuite de multiplier le poids des critères par la valeur accordée à chacune des solutions. Dans l'exemple, la solution D apparaît la plus avantageuse.

13. Nida précise cependant que le choix de mots n'est pas très moderne (alors qu'on fait référence à la contemporanéité des traductions dans le titre du volume dans lequel paraît la traduction) et que la structure iambique est trop faible.
14. Rogers s'autorise certaines libertés, mais Nida ne les précise pas.
15. Toujours dans le même article, Nida définit les isomorphes sur les plans phonologique, syntaxique et discursif: «*In phonology the voiceless set* p-t-k *and the corresponding voiced set* b-d-g *are isomorphic in terms of point of articulation and occlusion. Grammatical rules governing patterns of gender, number, and tense are based on isomorphic correspondences. In syntax the following two sentences:* John hit Bill with the snowball *and* The paroled thief struck the poor old lady with a heavy club *are isomorphic since they combine features of agent, activity, experiencer, and instrument in the same arrangement. In discourse the stories about "Good News — Bad News" are isomorphic in that they have the same basic arrangement of content and involve both exageration and paradox.*»
16. Sur le plan épistémologique, cette affirmation a toutefois besoin d'être nuancée, car on se trouve à tabler sur l'instant. Comme le souligne à juste titre mon collègue Alexis Nouss, la traduction n'est pas seulement un transport, c'est aussi un rapport. On table alors sur l'histoire.
17. Un critère est une unité de mesure d'un objectif. Imaginons l'accessibilité des soins en milieu hospitalier au Québec (objectif). Au ministère de la Santé et des Services sociaux, la distance (un rayon de 30 km de l'hôpital, disons) sert de critère pour mesurer l'atteinte de l'objectif. Or, pendant l'été 1991, à cause de restrictions budgétaires (contrainte), la direction d'un hôpital de Laval a dû demander aux gynécologues-obstétriciens de diriger les patientes vers d'autres hôpitaux. Dans cet exemple, la contrainte a empêché l'objectif d'être atteint.
18. Prenons l'exemple des skis HEAD. Désireux de prouver que le métal était plus performant que le bois, M. Head a su intéresser l'équipe de ski des États-Unis à la valeur de son produit. Parallèlement à ses efforts, on observa chez les skieurs ordinaires de cette époque un désir de se différencier socialement les uns des autres. (À noter qu'il s'agissait d'une période de grande prospérité.) Il s'est alors produit une **synergie** (par hasard, dans ce cas-ci) entre l'innovation de M. Head et le besoin de statut des skieurs de l'époque, à un point tel que de nombreuses personnes ont acheté des skis HEAD non pas pour la performance technique mais pour le prestige social (imaginons d'ailleurs ce que représenterait un rasoir BRAUN s'il se vendait 14,95 $).

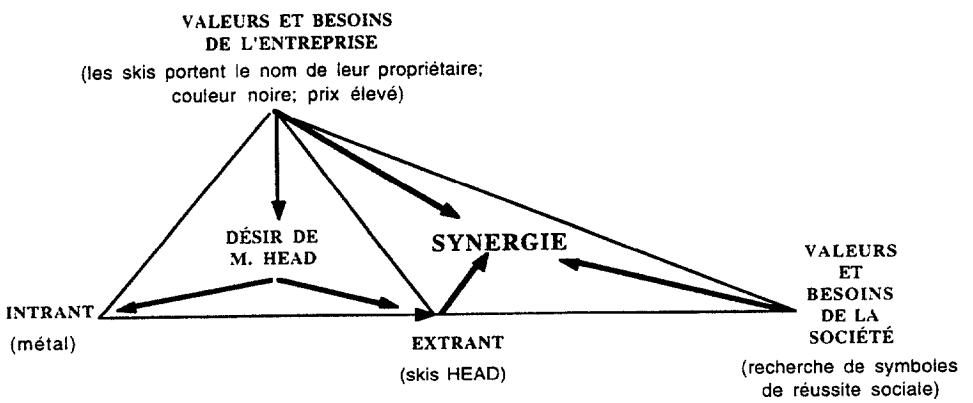



Figure 7. LE SUCCÈS D'UN PRODUIT

19. En systémique, tout système recherche un équilibre homéostatique, c'est-à-dire qu'il ne cherche pas à changer, à moins qu'un événement extérieur ne l'oblige à le faire.